

Lettre ouverte aux éditeurs de beaux livres photographiques

(Ce texte reste ouvert à la réécriture, l'actuelle version est datée du 3 mai 2022)

Trois types d'éditeur
La saturation des couleurs
Le poids et la taille
Le livre de poche
Les double-pages
La pleine page
Le foliotage
Les notes de bas de page
Les polices de caractère
Le graphisme
Les titres
Diriger notre attention vers ce qui le mérite

Je rentre dans une grande librairie, je tombe sur un carrousel de beaux livres. Enfin, « beaux », c'est vite dit, je suis effaré. Chaque année cela empire me semble-t-il. Est-ce que je vieillis ? Les formats me semblent de plus en plus grands, les couvertures de plus en plus kitsch, les titres de plus en plus niais, les images de plus en plus saturées, à la limite du fluo, véritables blessures pour les yeux. L'un des plus mauvais me saute aux yeux. Ce n'est pas un livre, c'est un instrument d'haltérophilie tant il est gros et lourd. Sous son titre en lettres dorées dans un gaufrage *bling-bling* figure un petit carton : « Coup de cœur du libraire » !

À l'exception des réseaux d'excellence, très en marge, et que je chéris, la plupart des éditeurs publient de la médiocrité parce que ça se vend. Les libraires – les marchands de livres plus précisément – exposent cette médiocrité parce que ça se vend. Les médias parlent de la médiocrité que les éditeurs publient et que les libraires exposent. Les gens achètent cette médiocrité parce que l'offre vient à eux. Il en résulte effectivement que la médiocrité se vend. Par conséquent, le niveau culturel du plus grand nombre est généralement médiocre, comme l'est celui de beaucoup de journalistes, de libraires et d'éditeurs. La boucle est bouclée.

Schtroumpf à lunettes grincheux et exigeant, j'ai senti le désir de communiquer ce que j'attends et surtout ce que je proscriis dans la conception d'un beau livre. Au nom de quelle autorité est-ce que je m'autorise cette petite leçon ? Celle d'avoir pris le temps d'y réfléchir, quelques lectures à l'appui. Et, bien avant cela, celle d'avoir eu le temps d'aimer : je nourris ma bibliothèque depuis plus de quarante ans avec le soin du diététicien, c'est un bon début pour avoir une petite idée de ce qui fait la santé d'un livre.

Une maison pleine de livres, c'est une maison pleine de voix. Nos bibliothèques ne sont pas des cimetières car il suffit d'ouvrir un livre pour qu'il se mette à parler. Mais pour désirer rouvrir un livre qu'on a déjà lu, un album qu'on a déjà vu, il faut le considérer

comme un ami à qui l'on rend visite, un ami qu'on se réjouit de revoir. Les bons livres sont donc comme les amis, ils sont rares. Ce ne sont pas des best-sellers – qui font semblant d'être les copains de tous et ne sont les amis de personne. Un best-seller est distrayant, il n'est pas attachant. C'est un livre kleenex, nous le jetons après usage. S'il nous procure quelques émotions minute, il ne nourrit pas notre subjectivité. De tels livres ne sont pas invités dans ma bibliothèque.

Trois types d'éditeur

On peut imaginer deux types antinomiques d'éditeur, et un troisième à la marge. Le premier type d'éditeur ne se préoccupe pas de ce qu'est une œuvre. Le marketing, c'est Twitter, ce n'est pas Proust. Les auteurs soutenus par un tel éditeur ne sont guère ceux qui ont quelque chose à dire, encore moins quelque chose à bien dire, mais ceux qui sont très actifs sur les réseaux sociaux : des auteurs qui ont un grand carnet d'adresses et savent bien se marchandiser. La réputation de ce genre d'auteur découle d'un phénomène de cooptation où c'est le réseau qui fait la notoriété selon l'effet boule de neige d'un narcissisme de groupe terriblement conformiste. Les best-sellers participent à la cohésion du troupeau, ils n'existeraient pas sans cet élan mimétique de la masse des suiveurs. Or, la subtilité et la nuance ne créent pas le buzz. La notoriété marchande découlera donc du caricatural, du spectaculaire, du narratif plutôt que du poétique, « une bonne distraction », comme si une distraction pouvait être bonne.

Il n'est pas surprenant dès lors que les plateformes promotionnelles dans le monde du livre fassent la part belle à « l'événementiel »¹ plutôt qu'aux lectures, éclipsant l'œuvre derrière l'auteur que l'on vend comme une marque dans une « société du spectacle » où la meilleure façon de devenir célèbre consiste à l'être déjà.

Biberonné aux mots d'ordre du marché, l'éditeur commercial participe à cette logique de show-business. C'est qu'il n'aime ni l'art ni la littérature mais les dividendes. Le marketing, sophisme de notre temps, âme funeste du capitalisme, est devenu parole d'évangile dans un monde où l'on connaît le prix de tout et la valeur de rien.

Le deuxième type d'éditeur est beaucoup plus rare, c'est celui qui se met au service de l'œuvre et cherche à soutenir l'auteur dans son accouchement. À la distraction, il préfère la culture : non pas se vider la tête mais se la bien nourrir, élargir notre intelligence du monde, ouvrir notre sensibilité, stimuler notre curiosité, muscler notre sens critique, aiguïser notre bienveillance.

On peut identifier un troisième type d'éditeur de livres photographiques, celui qui publie coup sur coup des verrues appartenant au registre de la photographie contemporaine, celle qui s'expose par exemple chaque année aux *Rencontres de la photographie* à Arles, depuis que celles-ci ont répudié la dimension poétique. Les publications dans ce registre ont quelquefois les mêmes défauts que ceux que je pointe ci-dessous, à l'exception des titres qui sont généralement nettement meilleurs, il faut le reconnaître.

1. Je rêve d'un salon du livre où la musique d'ambiance serait proscrite, évidemment aussi les concerts, mais encore les annonces au micro. Un salon sans entretiens et sans débats, un salon consacré entièrement aux lectures de textes faites par d'autres que ceux qui les ont écrits, des textes anciens et pas seulement actuels. Un salon où les journalistes se taisent et les auditeurs aussi. Place à la lecture !

Un effet de mode consiste aussi à emprunter à la contre-culture grunge ses désastres esthétiques, comme le fait de publier sur un très mauvais papier des images à l'encrage délavé... J'ai déjà écrit sur le laid, le banal et le douloureux dans l'art contemporain², je n'y reviendrai pas ici.

La saturation des couleurs

Avec l'arrivée du numérique et des logiciels d'optimisation des fichiers, les éditeurs des fast-photographes dopent leurs piètres images à coup de contraste et de couleurs clinquantes. Même les clichés d'un très grand photographe comme Steve McCurry sont abâtardis par l'exagération des couleurs sur les livres que je connais de lui.

Je suis moi-même tombé dans le panneau pour mes deux premiers livres, mais la raison en était une maladresse dans la préparation des fichiers pour l'imprimeur, mes tirages de lecture étant plus subtils. Je reste néanmoins convaincu que si j'avais augmenté la saturation de mes images, j'aurais mieux vendu mon dernier livre. Cependant, le vendre au premier pressé venu, est-ce le vendre bien? Un artiste ne doit jamais s'abaisser à plaire. Il est le serviteur de son œuvre qui ne lui appartient pas. Et pour la servir, c'est vers le haut qu'il doit diriger son regard. Il n'y a rien de prétentieux à cela.

Le poids et la taille

Les gros pavés commerciaux sont beaucoup trop lourds, on ne peut pas tenir le livre en main, il faut impérativement le poser à plat – on nomme d'ailleurs cette aberration des *table-books*, des livres pour le décor. Une photographie réclame qu'on la regarde à une certaine distance et dans une orientation par rapport à la lumière qui nous épargne tout reflet. Quand je feuillète un livre de photographie, je me mets debout près d'une fenêtre, là où le soleil ne m'éblouit pas. Alors, quand je vois quelqu'un brandir devant lui à contre-jour un livre qui se fait de l'ombre à lui-même, je ne peux pas m'empêcher de l'inviter à se retourner. Les trop gros livres, les trop grands livres et cette abominable manie des double-pages interdisent la bonne distance du regard comme la bonne orientation face à la lumière. Le format à l'italienne est également désagréable à manipuler, il n'est pas ergonomique, la page de droite se retrouve trop à droite et la page de gauche trop à gauche par rapport à notre angle de vision. Il est fait pour ceux qui consomment, pas pour ceux qui admirent. Les ouvrages de plus de deux-cents pages entraînent l'indigestion du lecteur. Goûter, ce n'est pas se bâfrer.

Parmi les best-sellers, *La Terre vue du ciel*, de Yann Arthus-Bertrand, est un exemple de ce que je ne veux pas faire. Les quelques très bonnes images de ce livre sont noyées sous la masse des images anodines. Le livre est trop lourd, trop grand. Nous manquons totalement de recul pour regarder des images qui ressortent granuleuses ou floues alors qu'une plus petite taille les aurait davantage servies. De plus, d'abominables volets s'ouvrent sur de quadruples-pages comme s'il fallait faire pire encore que les double-pages. Ces quadruples-pages se referment mal, se cornent, se déchirent.

2. «La beauté, malgré tout», publié dans *Planète canyons*; «La beauté, encore», publié dans *Entre ciel et pierre*; «Art contemporain et reniement poétique» suivi de «La beauté en procès», publiés sur mon site internet www.photo-philo-delhom.com.

Le livre de poche

Un autre fléau à mes yeux est celui du livre de poche. Comme le disait quelque part Maurice Blanchot, «on voudrait nous faire croire qu'on peut se mettre la culture dans la poche». Sous prétexte qu'il faut rendre la culture accessible aux petites bourses (noble intention mais hypocrite je le crains), on produit des objets de mauvaise qualité qui rendent la culture peu séduisante. Parce qu'il est broché plutôt que relié, le livre de poche s'ouvre mal, il se démembré, les pages s'arrachent. La petite taille de la police de caractère vous abîme les yeux, et les bavures de sa mauvaise impression aussi.

Le livre de poche n'est pas fait pour ceux qui étudient: il n'y a pas de place dans les marges pour vos annotations, les pages se percent sous la pointe de votre crayon, l'encre d'imprimerie s'efface sous votre gomme. Même quand je lis un roman, je l'annote, je souligne des passages, des morceaux choisis, des bonheurs d'expression, je m'imprègne de ses trésors et pose des cairns pour orienter mes retours au texte. Je n'arrive pas à concevoir une lecture sans cette intervention gourmande du crayon.

Si la collection blanche d'un ouvrage est épuisée, j'irai la chercher sur le marché de l'occasion plutôt que de me contenter d'une version poche. D'ailleurs, souvent, cette occasion coûtera moins cher que l'édition de poche et sera donc accessible aux petites bourses que le livre de poche était censé draguer.

Quant aux images, dans un livre de poche, ce ne sont pas des tableaux mais des vignettes, impossible d'y rentrer, de s'y plonger. Le livre de poche ne permet pas la contemplation, c'est un document, une archive, on y étouffe, ça manque d'air, on se dépêche d'en sortir. Le livre de poche est fait pour ceux qui lisent vite, le beau livre est fait pour ceux qui lisent bien.

Les double-pages

Je l'ai déjà dit, une image en double-page manque totalement de recul pour l'observateur. Il n'est pas vrai que l'on rentre dans l'image quand on a le nez dessus. Pour rentrer dans l'image il faut qu'elle soit grande et qu'on ait du recul. Au niveau purement contemplatif, un tirage d'exposition aura toujours plus de puissance qu'une reproduction dans un livre. Dès lors que c'est le livre qu'on choisit, il faut s'adapter à sa logique interne, celle d'une faible distance d'observation. J'ai passé beaucoup de temps à analyser les meilleurs livres de ma bibliothèque pour arriver à la conclusion que la meilleure taille pour la plupart des images dans un livre est de 25 cm pour le plus grand des côtés. Si vous avez de longs bras, vous pouvez observer à une plus grande distance et tolérer une plus grande taille d'image. Toutes les images ne réclament pas les mêmes dimensions, c'est la perception qui guidera le choix de cette taille (la perception et non le marketing). Revenons aux double-pages. L'énorme, l'irrécupérable défaut des images en double-page, c'est le pli central du livre. Ce pli est une tentative d'assassinat, peu d'images y survivent. Il faut être totalement dénué de la moindre sensibilité esthétique pour ne pas se rendre compte que la composition d'une image est anéantie par ce pli, et plus encore si le livre est broché plutôt que relié. Les éditeurs qui publient des double-pages à la pelle sont des vandales.

Il existe une autre option, c'est le diptyque. J'entends ici par diptyque deux photographies de la même scène, distantes ou chevauchées, prises éventuellement d'un point de vue différent, qui agrandissent notre champ de vision tout en le fractionnant. Si la double-page tue la composition, le diptyque *est* une composition.

La pleine page

Plus un ouvrage est vulgaire, plus pullulent les images à bords perdus. Le petit-bourgeois en veut pour son argent. Il veut de la quantité, pas de la qualité, chaque centimètre doit être exploité. Et tant pis si les deux images bord à bord dans un livre se parasitent l'une l'autre !

L'art moderne a connu un virage historique avec la tombée des cadres pour les peintures, des socles pour les sculptures et l'arrivée des créations *in situ*. Les objets d'art ont commencé à dialoguer avec les autres objets alentour, avec le lieu d'exposition lui-même. Les musées avaient connu une époque architecturale de neutralité, conçus comme un *white cube*, puis cette neutralité fut abandonnée au même titre que les cadres et les socles. Cette décision est-elle néanmoins généralisable ? Ce qui est valable pour des installations, pour de l'*Arte povera*, pour de l'art conceptuel, ne l'est pas pour bon nombre de photographies qui restent des fenêtres sur un monde parallèle et dont la composition est le cœur esthétique. Il faut alors que l'image puisse respirer. Elle a besoin d'espace, elle a besoin de silence visuel, elle a besoin de marges. Cette nécessité se ressent d'autant plus impérativement lorsqu'une autre image l'accompagne, sur la page d'à côté dans un livre. Un livre photographique se construit comme une procession de couples. Il arrive même, dans les livres les plus précieux, qu'une seule image soit présentée par planche, afin qu'elle ne soit pas parasitée par sa voisine, habitude d'esthètes propre à la tradition du N&B.

On peut aussi remarquer que certains livres d'artistes renoncent à la pleine page y compris sur la couverture, et choisissent par exemple de loger l'image dans une fenêtre gaufrée. Curieusement, alors que la pleine page me gêne dans un livre, elle ne me gêne pas en couverture, ce que je ne m'explique pas vraiment.

Le foliotage

Plus un livre possède de marges, plus il est aisé de lui attribuer une pagination. Tout lecteur souhaitant commenter une photographie ou citer un passage a besoin de cette pagination. Combien de fois m'est-il arrivé de devoir l'ajouter au crayon !

Les notes de bas de page

Je trouve insupportable que les notes soient regroupées en fin de livre ou de chapitre, obligeant le lecteur à d'incessants allers-retours. C'est en bas de page qu'une note a sa place.

Les polices de caractère

Pensons aux personnes âgées. C'est parmi nos aînés que figurent les plus grands lecteurs, les plus cultivés, les plus patients, les plus disponibles, les plus fervents. Ne les obligeons pas à prendre la loupe. Les textes principaux de mes livres possèdent une taille de police de 12 points, ce qui est bien plus grand que ce que l'on rencontre dans la majorité des ouvrages. Suivant la même intention, la taille de mes légendes est encore à 8 points.

Le graphisme

Certains graphistes se prennent pour des artistes en utilisant ou en créant des polices de caractère illisibles, notamment pour les titres. J'apparente cette attitude à du bruit. J'ai vu décerner des prix à des livres dont le graphisme était si cacophonique qu'on ne voyait plus que lui. Je suis au contraire un grand défenseur de l'élégance que je situe du côté

de la sobriété. Par exemple, mais nous quittons le registre du livre photographique, je suis très sensible aux couvertures des romans publiés par les éditions de Minuit ou nrf Gallimard. Leur absence d'image est à mes yeux un gage de supériorité. Je trouve par ailleurs déplorable cette manie d'ajouter aux romans ces stupides bandeaux, pollués par une image presque toujours mauvaise ou insignifiante. Une critique littéraire me disait un jour que les couvertures de romans sans images, c'était « dépassé » ! Pourquoi toujours ce vocabulaire emprunté au registre de la mode ?

J'aime trop la photographie pour la rabaisser au rôle de faire-valoir ou d'attrape-mouches.

Les titres

Les agents de marketing suggèrent inlassablement des titres imbéciles susceptibles de ferrer le gros public (« la grosse foule et le petit public » se moquait Victor Hugo dans ses *Proses philosophiques des années 1860-1865*). Parmi ces vulgarités, on ne compte plus l'abus des superlatifs. Annoncer « paysages extraordinaires », c'est couper l'herbe sous les pieds du lecteur, un peu comme ces panneaux fléchés dans les parcs naturels américains qui suggèrent au touriste infantilisé ce qu'il doit photographier. Combien de livres de voyage ajoutent au nom de la région concernée une platitude telle que : « ...sauvage », « l'esprit de... », « les plus belles images de... », « spectaculaire... », « sensationnelle... », « énigmatique... », « lumières de... », « impressions de... », etc. Pas besoin d'ouvrir le livre, la banalité du contenu est annoncée par son titre. Le superlatif présage de la grandiloquence de l'auteur et porte le doute sur l'éventualité qu'une subtilité puisse s'inviter dans sa démarche.

Voici quelques titres sottement électifs et normatifs qui mériteraient que l'on se fâche : *Les 1000 lieux qu'il faut avoir vu dans sa vie* ; *Les 1001 Merveilles de la nature qu'il faut avoir vues dans sa vie* ; *Toutes les merveilles du monde* ; *Les 100 plus belles images de la terre*, etc.

Une autre exigence appauvrissante, c'est celle des mots clés. Si l'on veut servir des moteurs de recherche comme Google, le titre d'un ouvrage doit posséder les mots clés qui le rendront visible et donc « existant » sur le marché. Le prix à payer, c'est la mise à la trappe de la dimension poétique.

A contrario, voici quelques beaux titres qui éveillent l'esprit (je fais abstraction du contenu de ces livres, c'est le titre et lui seul sur lequel j'attire l'attention) : *L'instant décisif* ; *Naked cities* ; *Tristes tropiques* ; *Féerie pour une autre fois* ; *Délivrez Prométhée* ; *Le Cri du sablier* ; *Ordalies* ; *Le noir attend le blanc*, etc. Il existe un livre sur les prisons qui s'intitule *Entre parenthèses*. Voilà un titre remarquable !

Un titre peut aussi suivre la piste des kôan dans la tradition zen, sorte d'énigme sans réponse donnée aux novices pour dépasser la pensée dualiste. Voici un kôan que j'adore : *L'applaudissement d'une seule main*. Certains auteurs/éditeurs ont trouvé des titres allant dans ce sens : *Les ours sont plus lourds que les volcans* ; *Mourir m'enrhume*. Ces titres sont des merveilles et je n'hésite pas à qualifier de pauvre type, le serf du marketing qui les répudie.

Diriger notre attention vers ce qui le mérite

L'économie de l'attention est saturée. Cette situation exige une hygiène que le philosophe Yves Citton a réclamée de ses vœux dans un livre important : *Pour une écologie de l'attention*. Un autre ouvrage très éclairant est celui de Vincent Kaufmann, *Dernières nouvelles du spectacle : ce que les médias font à la littérature*. Tout éditeur digne de ce

nom serait bien avisé de lire ces deux livres, qui pourraient aussi passionner les libraires. Pour ne pas étouffer, nous avons besoin de nous oxygéner. Les fast-livres sont comme le fast-food, ils nous bourrent, ils ne nous nourrissent guère. La culture telle que je l'entends, c'est la gastronomie de l'intelligence. Voilà bien un domaine où l'offre devrait prévenir la demande, en subvertissant de toutes nos forces la tyrannie aveugle du marché.

Jean-François Delhom